

Ludwik Bernacki

Drobiazgi literackie z czasów Stanisława Augusta

Pamiętnik Literacki : czasopismo kwartalne poświęcone historii i krytyce
literatury polskiej 25/1/4, 596-610

1928

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach
dozwolonego użytku.

III. MATERJAŁY.

Drobiazgi literackie z czasów Stanisława Augusta

· podał

LUDWIK BERNACKI.

Podajemy poniżej kilka drobiazgów, dotyczących pisarzy epoki stanisławowskiej. Pochodzą one z rękopisów lub też z trudno dostępnych druków. Treść ich nie wymaga obszerniejszych komentarzy, dlatego też opatrzyliśmy je tylko najkonieczniejszymi uwagami.

1.

Jan Albertrandi do Stanisława Augusta.

Rękopis Biblioteki Polskiej Akademji Umiejętności w Krakowie nr. 1, k. 79—80; autograf; *quarto*; *pagina fracta*. Po lewej stronie arkusza własnoręczne uwagi Stanisława Augusta, umieszczone tutaj pod każdym artykułem i wyróżnione pismem pochyłym. Memorjał pisany po powrocie Albertrandiego z drugiej podróży do Italji, z której przywiózł 110 woluminów aktów do dziejów polskich.

Albertrandi fidele sujet de Votre Majesté dépose humblement à Ses pieds les articles suivans, sur lesquels il se flatte de recevoir Ses ordres et Ses instructions.

1. Après l'envoi fait l'année dernière des manuscrits concernant la Pologne, et l'autre fait dans le courant de l'année présente, par le canal des P. P. Danowski et Zaleski Cordeliers, il a encore à déposer aux pieds de V. M. le fruit de son travail à Rome depuis la fin de Juin jusqu'à son départ de Rome.

a remettre a l'Eveque Naruszewicz.

2. Pour perfectionner la collection des manuscrits, qui n'ont point de rapport à la Pologne, nommément la grande collection des Conclaves, il a à remettre quelques manuscrits qui y ont rapport.

il faut demander a Reverdil et a Naruszewicz ou cela se trouve.

3. Il a à mettre sous les yeux de V. M. le produit des recherches faites dans les livres imprimés, qu'il croit ne se trouver que difficilement en Pologne, dont il a en partie tiré copie, en partie designé les volumes et les bibliothèques qui les renferment, pour en pouvoir à tems et à lieu faire l'usage convenable.

Ce qui est ici, il faut le remettre à la Bibliothèque. Ce qui est à Rome, il faudra donner des ordres à Rome.

4. Il a pareillement fait des extraits fort amples de plusieurs catalogues des Bibliothèques de Rome, relativement aux livres imprimés concernans la Pologne, ou qu'il a soupçonné y avoir quelque rapport.

5. Il a à faire part à V. M. du repertoire fort ample des manuscrits qui restent encore à copier à Rome, et de quelques autres decouvertes du même genre dans le reste de l'Italie et dans quelques autres contrées.

6. Il a à présenter à V. M. un nombre non méprisable de livres imprimés d'auteurs Polonois ou concernans la Pologne, presque tous fort rares et très curieux, dont il a crû l'acquisition necessaire, puisqu'outre le merite de la rareté, plusieurs peuvent être d'un grand secours à l'histoire de Pologne.

7. Il ose représenter à V. M. que parmi les manuscrits ramassés en Italie il y en a un nombre considérable et suffisant pour former plusieurs volumes *in folio* concernans la Russie, et dont une copie faite avec soin ne pourroit que faire plaisir à cette Souveraine. Puisque par son ordre on fait des recherches analogues à cet objet en Italie, lesquelles cependant ne seront que très peu importantes, vû l'incapacité de ceux qui en sont chargé. Il est très aisé de prevenir leur travail, puisqu'ils ne marchent qu'à tâtons et avec la plus grande lenteur. Si cette idée communiquée plus d'une fois de vive voix et par écrit à différentes personnes, qui ont l'honneur d'approcher V. M. mais peut-être par eux oubliée, avoit le bonheur d'obtenir l'approbation de V. M. Albertrandi se chargerait de la direction du travail, et d'une partie de l'exécution surtout pour les écrits en langue Italienne et avant tout il en formeroit un repertoire à part, pour le mettre sous les yeux de V. M.

J'accepte l'Idée, il faut l'exécuter.

8. Il supplie V. M. de le faire encore une fois relire l'index des manuscrits jusqu'ici envoyés ou apportés d'Italie. Il seroit alors en état d'en indiquer plusieurs dignes absolument de Sa curiosité, et qui ne peuvent entrer dans l'histoire de Pologne que par lambeaux et d'une maniere très imparfaite.

Montrez Moi cela.

9. L'Etat de convalescence du Comte Moszyński ne permettant pas actuellement de recevoir la consigne du médailler de V. M. en le confrontant avec le catalogue, il seroit bon que V. M. nom-

mât quelqu'un en presence duquel on put confronter le catalogue avec l'état actuel du médailler.

Le Comte Moszyński fera cela Lui même.

10. Pour completer, augmenter et perfectionner le cabinet d'antiques de V. M. Albertrandi a encore porté d'Italie une quantité considerable de médailles de differens métaux, et il en a même acquis quelques unes en venant de Rome à Varsovie, il a aussi quelques vases Etrusques et une statue de bronze d'un Empereur.

Il n'y a qu'a remettre cela au medailler.

11. Outre les pieces envoyées ou apportées à Varsovie, il y a encore à Rome une urne sepulchrale antique en marbre fin transparent sans inscription, deux autres urnes et un cippus de marbre blanc avec inscription, et un nombre considerable de dalles de marbre avec des inscriptions sepulchrales et votives. V. M. daignera donner Ses ordres pour le transport des dits effets.

Mr. Bacchiarelli écrira a Mr. Brochi pour cela.

12. Albertrandi a toujours regardé comme illégitime toute démarche qui tendroit à lui procurer un sort, qui n'auroit point pour base la justice et la liberalité de V. M. Cependant son absence et la crainte d'importuner V. M. en se rappelant à Son souvenir, a fait, que le sort de bien d'autres personnes qu'il croit égalier et pour le zele du service de V. M. et pour le travail est bien supérieur au sien. Son ambition est abondamment satisfaite par la Coadjutorerie d'un Canoniat de Varsovie, bien que jusqu'ici il n'en aïe pas pris possession faute de pouvoir fournir aux fraix qui en resultent. Quant à l'interêt, ses désirs étant fort modérés, et très éloignés d'atteindre à la fortune qu'il a vû faire à ses égaux, il sera très facile à V. M. de les combler, et d'interesser en sa faveur S. A. Le Prince Evêque de Plock Coadjuteur de Cracovie, le G. Chancelier de la Couronne et le Prelat Ghiggiotti.

13 L'illustre commission d'Education a eu la bonté de me conserver voix et séance dans le committé pour les livres élémentaires, mais ma pension a passé à d'autres, auxquels il ne seroit ni juste ni décent qu'un *jus postliminii* l'arrachat. Un seul mot de la part de V. M. à S. A. le Prince Evêque de Plocko pourroit me dedommager par la suite de cet ancien sacrifice.

14. Pour ne point être dans le cas d'importuner trop souvent V. M. je La supplie — de désigner le canal par lequel doivent arriver jusqu'à moi les effets de Sa liberalité Roïale, dont à l'exception du mois courant, j'ai reçu les preuves, par le paiement exact de ma pension.

Varsovie le 25 Octobre 1783.

Je constitue pour ces 3 [sc. 12, 13 i 14] points l'Abbé Gui-giotti promoteur.

2.

**Tetrasticha na twarzyczki malowane
ks. Franciszka Bohomolca S. J.**

Rękopis Biblijoteki ordynacji Zamoyskich w Warszawie nr. 1714 (własnoręczny notatnik Józefa E. Minasowicza p. t. *Miscellanea iocoseria*, 1751) s. 123—4.

1.

Chociaż ci twarz zgrzybiała śmierć prędko gotuje,
Przecież twarz malowana młodą cię skazuje.
Niema nad tę maść droższej, jako widzę, rzeczy,
Która nawet sześćdziesiąt lat tak łatwo leczy.

2.

Nie bardzo się przypatruj Aminto tej twarzy,
Na której pożyczana piękność tak się żarzy,
Wierz mi, ta twarz, od ciebie tak bardzo wślawiona,
Jest trumną, gdzie staruszka twarz leży złożona.

3.

O poprawę szpetności twej darmo się kusisz,
Co ci dała natura, na tym przestać musisz.
Niewielka jest z kupionej piękności zaleta,
Wszak teraz powlekana nie płaci moneta.

4.

Philhi w leciech zgrzybiałych młodą się być zdała,
Lecz młódz dworna o jej się wieku dowiedziała.
Jednakże wielkiej rzeczy dopięła ta dama,
Twarz jej zda się trzydziestą lat młodsza, niż sama.

5.

Serce Chloryndy ciężko mój Aminto ranisz,
Gdy udatność jej twarzy malowanej ganisz.
Ja mówię, iż jej piękność tak poszła już w górę,
Że na jej twarzy sztuka przewyższa naturę.

6.

Philhi stara farbami twarz swoją odmładza,
Tak iż się zda, że codzien znowu się odradza.
Więc dwoje ludzi widziem wraz w jednej osobie,
Która sama i matką i córką jest sobie.

7.

Pytałem się wieleby lat Chlorynda miała,
Która codzien farbami twarz swą odmładzała.

Słuchaj, rzecz mi jeden: ta twoja kochana,
W dzień miewa lat dwadzieścia, a sześćdziesiąt zrana.

8.

Wczoraj w wieczór młodziuchną byłaś, dziś zgrzybiała,
Tak wielką rzecz, noc jedna w tobie dokazała.
Ten cud tak wielki w mojej głowie się nie mieści,
Chyba że ta noc trwała najmniej lat trzydzieści.

9.

Skarżysz się, że Amintas twój jest bardzo hardy,
Gdy ci zamiast czci winnej, częste czyni wzgardy.
Wiedz, że on jest heretyk, z tym się zawsze chlubi,
Iż całe malowanych obrazów nie lubi.

10.

Skarżysz się, że aż nazbyt raz ci się kłaniają,
Drugi raz cię zdaleka wszyscy omijają.
Nie dziwuj się, zwyczajna to wszędzie odmiana,
Róża w wieczór więdnije, co kwitnęła zrana.

11.

Po szczęściu następuje zwyczajnie przygoda,
Po burzy zwykła bywać pomyślna pogoda.
Więcej powiem, co powszechna tu wieść rozgłosiła,
Że i twa głowa przez noc jedną twarz zmieniła.

12.

Którzy tylko znajomość jaką z tobą mają,
Że twa twarz lat trzydzieści żyje, powiadają.
Lecz o jak często płonne zwodzą nas nowiny,
Twa twarz ledwo co więcej ma nad trzy godziny.

13.

Takich malarzów było na świecie niemało,
Których obrazom tylko mowy nie stawało.
Przeszła ich w sztuce Philhi, gdy w dzień maluje
Taką twarz, której nawet mowy nie brakuje.

14.

Natura cię w urodzie bardzo ukrzywdziła,
Aleś się tej zabiegać szkodzię nauczyła.
Jednak większąbyś jeszcze cześć u wszystkich miała,
Gdybyś tak rozum, jak twarz poprawić umiała.

15.

Szpetna byłaś, pókiś się nie umalowała,
Zażywszy farby na twarz, straszliwąś się stała.
Jednakże dokazałaś tego sztuką swoją,
Że gdy cię nie kochają, przynajmniej się boją.

3.

Ks. Franciszek Bohomolec do Stanisława Augusta.

1.

Autograf w Archiwum Popiela w Krakowie. Ogłoszony po raz pierwszy podług odpisu (Jana Tadeusza) ks. Lubomirskiego przez Władysława Wisłockiego w „Przewodniku bibliograficznym“. R. VI. Kraków, 1883, s. 146—7.

Najjaśniejszy Panie!

Żyjąc przez lat 36 w zakonie, starałem się być użytecznym narodowi, służyłem mu częścią piórem, częścią wychowaniem młodzi. Ostatnie lat 11 strawiłem przy drukarni. Długim doświadczeniem nauczony, zacząłem ją przyprowadzać do doskonałości i takie do tego kroki poczyniłem, iż wkrótce mogłaby się zrównać z cudzoziemskimi. Los zakonu naszego przerywa mi te osnowy. Nie czuję powołania żyć w innym zgromadzeniu, z gruzów pierwszego złożonym, ciężkoby było na starość przywykać do innego rządu. Lubiący spokojności, nie czuję się być zdolnym do plebanji; do braci za kordon pod cudze panowanie dla kawałka chleba przenosić się nie myślę. Jak żyłem, tak i umierać pragnę, wiernym poddanym WKMości. Oto stan życia mego przeszłego, los dalszego jest w ręku WKMości. Drukarnia nasza za przywilejem królewskim stanęła, przez odmianę zakonu i jej stan odmienić się musi: rozumiem, że będzie drukarnią nadworną królewską, nad co nie przyzwoitszego. Nie chciałbym się od niej odłączyć, w ręku to WKMości utwierdzić mnie przy niej swoim przywilejem. Dopraszam się tej łaski pańskiej szczególnie dlatego, abym reszty dni moich nie skończył w szpitalu. Służyłem WKMości do teatru polskiego, czuję się jeszcze na siłach i do dalszej usługi. Nie są wielkie z tej drukarni dochody; można poznać z regestrów naszych, iż czasem 3 tylko, czasem 4 a najwięcej 5 tysięcy do roku czyni, wytrąciwszy wydatki. Dyrekcja gazet za osobnym chodzi przywilejem i te teraz, *demptis expensis*, nie uczynią na rok 5000 zł. Nie proszę o nie razem z drukarnią, może onymi WKMość kogo innego uszczęśliwić. Wszakże gdyby drukarnia nie mogła mi się dostać, niech przynajmniej dyrekcja gazet przy mnie zostanie, którą nad drukarnią wolałbym. Jedna z tych dwóch łask może mnie uszczęśliwić i dać sposobność dowodzenia tego usługami, że jestem WKMości Pana mego Miłościwego wiernym poddanym.

Fr. Bohomolec.

Die 10 Septembris 1773.

2.

Autograf (bez daty) w rękopisie Muzeum XX. Czartoryskich w Krakowie nr. 782, s. 233. Ogłoszony po raz pierwszy podług odpisu (Jana Tadeusza) ks. Lubomirskiego przez Władysława Wisłockiego w „Przewodniku bibliograficznym“. R. VI. Kraków, 1883, s. 147.

Najjaśniejszy Królu, Panie mój Miłościwy!

Mając z litościwych względów Waszej Królewskiej Mości Pana mojego Miłościwego polecony mi dozór Drukarni Nadwornej W. K. Mci, widzę, iż nie jestem w stanie takiego onej wydoskonalenia, jakie być powinno Drukarni Królewskiej. J. O. Xiążę JMć Czartoryski, Generał Ziem Podolskich, większą nierównie mający do tego sposobność, życzy sobie mieć z łaski W. K. Mci tę nad nią dyrekcją, którą ja dotąd miałem. Przelóż *in favorem* Jego, przywilej, łaskawie mi na nią dany, składam w rękę W. K. Mci P. M. Mił., i oddaję; wdzięczność jednak najżywszą za Pańskie łaski, w sercu mym zostawuję, i z nią umrę.

Waszej Królewskiej Mci
Pana mojego Miłościwego
Wierny poddany
i najniższy podnózek
X. Franciszek Bohomolec
mp.

4.

Rachunek drukarski ks. Franciszka Bohomolca.

Autograf w rękopisie Muzeum XX. Czartoryskich nr. 690, s. 453. Dotyczy dzieła Ignacego Prawdzic Zabickiego p. t. Tarcza królów i królestw, pobożność gruntowna, codziennymi zabawami znacniająca się. T. I. Warszawa, 1773 (s. VIII + 9 — 494 + 9 nlb.) i stanowi ciekawy przyczynek do historii drukarstwa.

Książka Im. Pana Zabickiego

	Zł.
Arkuszy 6 drukiem większym, arkusz po Zł. 18	108
Arkuszy 25½ drukiem drobnym, ark. po Zł. 20	510
Od wybicia 1200 egzemplarzów (500 gratis) . .	225
Papieru pocztowego wyszła reza, i liber 6 . .	36
Papieru pod Panną wyszło rez 8	96
Papieru wodn. rez 62, reza po Zł. 5	310
Summa	1285
wziąłem ₥ 23	414
należy mnie	871
Za dodrukowanie 17 arkuszy drukiem mniejszym	340
Za papieru wodnego rez 34, reza po Zł. 5 . .	170
Summa	510
Wyższa summa	871
Summa summarum	1381

F. Bohomolec mp.

5.

Adam Naruszewicz do Jana Albertrandiego.

Autograf w rękopisie Biblioteki Polskiej Akademii Umiejętności w Krakowie nr. 1, k. 81–2.

Pro Memoria J. X. Albertrandi do Rzymu.

Między najpewniejszymi prawdy historycznej dowodami są listy żyjących podówczas osób, kiedy się co stało. Z nich się albowiem i pewność rzeczy działanych prawie oczewiście dowodzi, i czasy się wzmiankując, pewne tymże rzeczom dają granice, aby się na swoim miejscu bez zamącenia szykownie pod oko i pamięć podawały.

Mieć będą piszący historję polską wdzięczność J. X. Albertrandemu, iż on z bibliotek rzymskich i innych włoskich znaczne zgromadził materiały, służące do narodu naszego, jakich po części u nas niemasz, lub gdzie po prywatnych skrzyniach leżąc, do naszej nie dochodzą wiadomości.

Ale to są materiały, zebrane najwięcej do oświaty historji późniejszej, od panowania Zygmunta pierwszego. Historja starożytna za Piastów nie ma tego wsparcia, dlaczego jak w powieściach jest sucha, ułomna, niedokładna, tak w datach mylna i kontradycjom częstym podległa.

Naród nasz polski przed Jagiełłami i ostatnimi Piastami, niewielkie miał związki z pogranicznym sąsiedztwem. Tłukli się między sobą zdrobnieni książęta, lub mając sprawy wojenne z granicznymi Czechami, Węgrami, Rusinami i margrafami niemieckimi, mieli one z takimi, jak i sami byli, półbarbarzyńcami.

Religja katolicka, i niejakaś w dawnych czasach dependencja książąt polskich od stolicy apostolskiej, uplotła między Rzymem a Polską trwalszy i ciąglejszy związek. Papieże jako głowy Kościoła wdawali się w interesa duchowne Polaków, a jako ich protektorowie wchodzili w sprawy świeckie, wpływając do ugód, przymierzów, wypraw wojennych i innych rzeczy cywilnych.

Świadcami są tego pisarze kronik kościelnych: Baroni, Raynaldus, Bzowski, którzy na różnych miejscach i pod różnemi latami zostawili nam ślady, jak stolica apostolska była troskliwa o rzeczy polskie, i jakie do nich miała wpływy. Ci kościelni pisarze, lubo wiele brali z powieści kronikarzy polskich, mianowicie Długosza i Kromera, i często ich omyłki przepisywali, cytują jednak wiele przypadków, nieznajdujących się weale w dziejopisach polskich, o których oni zapewne nie wiedzieli, jako później w archiwach włoskich wynalezionych i w druki podanych.

Historja nasza polska poczyna się niejako wynurzać z najgrubszych ciemnot od panowania Kazimierza II nazwanego Sprawiedliwym. Od czasów tego monarchy już widzieć i w historjach kościelnych, częstsze i pewniejsze o Polakach wzmianki. Listy

papieskie, częścią tam całkiem cytowane, częścią namienione okazują jawnie, jak srogie błędy i wady znajdują się w kronikach Długosza, którego my prawie za ojca historii narodowej mamy.

Naprawiliśmy, ile być mogło, liczne baśnie lub anachronizmy, latopisów i kronikarzy naszych, stosując rzeczy do cechy prawdy i karbu lat prawdziwych: ale, mówiąc rzetelnie, wiele nam jeszcze brakuje do pewności, któraby nam zupełną uczyniła satysfakcją.

Kronikarze kościelni, wszedźszy w owe nieprzejrzane okiem puszcze pism spółczesnych, do tylu lat, narodów i spraw ściągające się, a idąc tylko szlakiem rzeczy duchownych pomijali rzeczy świeckie, lub jeśli ich dotknęli, to tylko nawiasem, ile do ich celu należące. Stąd owe często ułamki tylko listów papieskich, lub ich cytacje ze stąd lub inąd są wyjęte, bez wyrazu *per extensum*.

Nam piszącym historją cywilną, wiedzieć koniecznie należy, nie gdzie co jest, lecz jak jest, i do czego się przydać może. Daliśmy sobie pracę szukania tych szacownych starożytności ułomków w swojej zupełności po różnych bullarjach i zbiorach aktów papieskich w różnych krajach drukowanych. Lecz źródło tych wszystkich wiadomości jest Rzym i Biblioteka Watykańska.

Baroni, Raynaldus, Bzowski, oraz pisarze różnych kronik mniejszych cytują po większej części bulle i listy papieskie, lecz ich nie kładną całkiem. Rząd Kościoła pod Innocentym III, Honorym III, Grzegorzem IX opisany od Raynalda i Bzowskiego pokazuje nam ślady historii polskiej, wielce potrzebne do objaśnienia dziejów krajowych pod Leszkiem Białym i Bolesławem, lecz nie mając samych listów papieskich tam cytowanych, a w rękopismach watykańskich znajdujących się, jakże można bezpiecznie pióro postawić na papierze?

Przebiegliśmy, jakom wyżej mówił, bullaria, różne powszechnie i prywatne; widzieliśmy zbiór listów Innocentego III, wydany od Bosqueta, oraz jego Decretales i wyciągnęliśmy stamtąd wiele rzeczy. Mamy stąd pewność, albo nie wspomnioną od kronikarzy naszych, albo sfałszowaną: że Koloman z Salomeą nie od Kadłubka w Haliczu ale od arcybiskupa strygońskiego był koronowany, że Leszek z Władysławem Kaliskim poddał księstwo swoje papieżowi, że Polacy płacili papieżom grosz Ś. Piotra, i że monetę swoją co trzy lata odmieniali, że Władysław Laskonogi miany od Długosza za pobożnego wielkie kłótnie z duchowieństwem prowadził. Mamy tam ciekawe wiadomości o elekcjach biskupów, o zbytkach książęcych, o popsuciu stanu duchownego, o ruskich i litewskich królach, ale jakom wyżej namienił, mamy po części niedokładną, dla samych tylko cytacji

Raczy zatym J. X. Albertrandi, uczynić tę przysługę dla narodu swego, ażeby przejrzawszy Odoryka Raynalda i Bzoviusza historją kościelną pod papieństwem Innocentego III, Honorego III, Grzegorza IX i następujących papieżów aż do roku 1300, chciał poszukać w Bibliotece Watykańskiej, w Jordanie tam będącym, in Rejestis Pontificum tych wszystkich listów, które pomienieni historycy cytują na brzegu. Bosquet wydał tylko: Regesta pontificatus

Innocentii anno 13, 14, 15, 16. Trzeba poszukać lat poprzednich i następnych, oraz listów Honorego III, bo na nich wiele zależy. Biblioteka Załuskich ich nie ma. A mniszę też tutejsze ani znają tych rzeczy, ani mają żadnego porządku. O to obliguję sługa i przyjaciel

Adam Naruszewicz B. K. S. P. W. W. X. L. mp.

21 Septembris 1782.

6.

Trzy bilety Stanisława Trembeckiego.

Autografy. Pierwszy do szambelana królewskiego Comelliego (Camelliego) z rękopisu Biblioteki Zakładu Nar. im. Ossolińskich nr. 5265, drugi i trzeci do jakiegoś księcia, ze zbiorów Biblioteki Przeździeckich w Warszawie. W tych ostatnich chodzi o wyrównanie długu, zapewne karcianego.

1.

Mon cher Colleague! Comme vous aimez à obliger les honnêtes gens, je vous prie de presenter à Sa Majesté le memoire que Monsieur Falkowski vous remettra.

Tout à vos ordres Trembecki.

Pour Monsieur le Comte
de Comelli
Chambellan de Sa Majesté.

2.

Dimanche.

Mając honor kilkokrotnie osobiste nosić uszanowania WXMCI, gdy nie byłem w zastaniu szczęśliwym; więc suplikuję abyś WXMC przez tego posłańca prezentowane sobie bilety raczył podpisać, po których pozyskaniu oryginalną kartę WXMCI z najpowinniejszym uczeczeniem oddam.

Dzień i miesiąc nie są tu wyrażone, ale upraszam abyś je WXMC swoją ręką wpisał, według upodobania i swej większej wygody.

Trembecki.

3.

Sammedi.

Eh bien, puisque Votre Altesse le veut, je suis obligé de consentir encore à ce delai de trois jours. Mais je vous supplie très humblement; mon Prince, que ce soit le dernier. Car cela pourrait causer beaucoup de préjudice tant à mes affaires domestiques, qu'à mon repos, que j'aime à present sur toutes autres choses.

Trembecki.

7.

Stanisław Trembecki do Wawrzyńca hr. Engeströma.

List zapomniany, ogłoszony w przekładzie polskim w „Nowym Pamiętniku warszawskim”. Warszawa, 1802, zeszyt za lipiec, s. 174—7. List pochodzi z lat 1788—1792, z czasów, kiedy Engeström był posłem szwedzkim w Warszawie.

List

Stanisława Trembeckiego do p. Engenstroem, ministra szwedzkiego w Warszawie, z francuskiego przełożony.

Daruj WMP., żem się spóźnił w odpowiedzi, a chciej wierzyć, iż to moje opóźnienie się nie tak z mojej opieszałości, jak raczej z powodów przeciwnych pochodzi. Gdyby W Pana badania, mniej w sobie rzeczy zawierały i gdyby nie były od tego czynione, który w chęci nawet nauczenia się czegoś dowodzi, że wiele umie, tedy jako łatwiejsze, byłyby też i prędsze odpowiedzi: lecz chciałem, ażeby w nich nie pozostało nic, o coby jeszcze spytać się można, a tym końcem trzeba mi było wiele dociekać, wiele ksiąg przewrócić, i radzić się czasem ludzi odemnie bieglejszych.

Pytasz się naprzód W Pan, jakie są dzieła, jacy autorowie, piszący o wojnach, jakie miała Polska ze Szwecją: oto jest ich rejestr dosyć dokładny, w którym znajdziesz W Pan imiona, nieco trudne do wymówienia: Kojałowicz, Gwagnin, Hilzen, Strykowski, Neugebauer, Heidestein, Piasecki, Kobierzycki, Rudawski, Starowski, Kochowski, „Gigantomachia Clari montis Częstochoviensis“, „Centuria clarorum virorum“ Potockiego, „Carolomachia“, „Codex diplomaticus“ Dogiela, „Życie Leszczyńskiego“, kontynuator Bielskiego, „Życie Chodkiewicza“ przez Naruszewicza.

Dwaj z tych autorów, Piasecki i Kobierzycki, a po nich Francuz zwany Bizardiere, w swojej historji o sejmach polskich, wiele o Zygmuncie III pisali; lecz w ich pismach niewiele się WP. nauczysz, o jego charakterze i jego cnotach i wadach, ponieważ on nie miał, ani charakteru, ani wad, ani cnot.

Początek jego panowania wziął cokolwiek świetności z sławy Jana Zamoyskiego, lecz gdy się z tym wielkim człowiekiem raz powaśnił, król ten słaby i dumny, wady, które mimo że są sobie widocznie przeciwne, są zawsze jak widzimy, nieodstępne od siebie, porzucony sobie samemu, albo raczej Jezuitom, nie przestawał czynić głupstw, które Jan Zamoyski ustawnie mu wyrzucał; nie naruszając ani uszanowania, które był winien królowi, ani prawdy, która mu się tem więcej od niego należała. Nauki i kunszta dosyć były w kwitującym stanie, pod panowaniem Zygmunta III. Miała pod nim Polska malarza Włocha, który miał sławę i wziętość, nazwiskiem Delebelle, które iż mu się zdawało niedość być świetnem, przezwiał się Dolabella. Jego penzla obrazy kościelne w Wilnie i Krakowie powszechnie są szacowane. W tym czasie żył historyk Bielski. Kazania Skargi Jezuita, o intrygi obwinianego, więcej są

warte, jak ich autor. Jeżeli nie ma okraszy Massylona, jeżeli jak ten nie mówi do serca i imaginacji, we wszystkich jednak pismach jego moc widzieć się daje i są wzorem czystości języka, który niedługo potem psuć się zaczął.

Trzy korony w herbie kapituły krakowskiej, mają daleko mniej ślachtetny początek, niżeli WP. rozumiesz. Herb ten nie królestwu szwedzkiemu winna, lecz pewnemu księdzu Aaronowi, który za czasów schizmy trzech papieży, zostawszy biskupem krakowskim, wyrobił u Benedykta IX, iż biskupstwo krakowskie podniesionym było do godności arcybiskupstwa: lubo ten akt, jako i wszystkie inne akta tego papieża, przez Grzegorza VI był znieważony, kapituła jednak przez wdzięczność ku Aaronowi, zatrzymała swój herb trzech koron; skąd jednak tenże Aaron, o którym żadnej innej wzmianki nie czyni historia, wziął pochop do nadania tego herbu, wcale dowiedzieć się nie można.

Władysław IV miał w istocie naturalnego syna Konstantyna Wazę; wzmiankuje o tem autor kontynuacji Bielskiego; lecz co uczynił, i co się z nim stało, niewiadomo.

Chcesz WP. wiedzieć, czyli Gudenstiern nauki Lutra obrońca, był Szwedem. Zapewne był, a do tego z znacznej familji, dwojako spokrewniony z waszemi królami przez matkę, Zygifydę de Brahé, której ojciec Piotr de Brahé hrabia z Wisingsburga i marszałek królestwa, zrodzony z siostry Gustawa, był tem samem bliskim krewnym Jana III. Zygifyda miała jeszcze ciotkę Katarzynę Stembock, która była trzecią żoną Gustawa I. Po wyprowadzeniu tej jenea-logji wracam się do osoby Zygmunta Gudenstierna, który dla swojej wierności ku Zygmuntowi III na sejmie koronacji Władysława IV otrzymał indygenat w Polsce; wkrótce był starostą sztumskim, a potem kasztelanem gdańskim. W roku 1646, bronił w Toruniu nauki Lutra na wielkim zjeździe *Colloquium charitativum* nazwanym, dokąd był daremnie posłany na pogodzenie stron przeciwnych.

Żaden bez wątpienia historyk nie świadczy, że Karol XII rozkazywał i upoważniał owe okrucieństwa, które popełnili jego żołnierze; lecz żeby te nie były straszne i okropne, żadną miarą wątpić nie można. Rzecz ta świadectwami całych powiatów województwa mazowieckiego i świeżemi podaniami jest nadto dowiedziona. Ludzie żyjący, godni wiary, znali księdza powieszzonego w kościele wąsoskim, przez żołnierzy Karola XII, który szczęściem miał nóż przy sobie i dosyć zręczności, że przerznął postronek i wymknął się jak Panglos; ksiądz ten długo jeszcze żył potem. Otóż koniec mojej odpowiedzi, którą ile możności, starałem się zaspokajającą uczynić. Jeżeli tego nie dopiął, to nie brakowi mojej gorliwości, lecz mego oświecenia i znajomości rzeczy przypisać należy. Lękam się, żeby ukontentowanie długiego zabawienia się z WP. wprowadziwszy mnie w zbytne szczegóły, w którebyś sam łatwo wniść mógł, nie sprawiło WPanu jakiej ekliwkości; zrobiłeś mię WP. gadatliwym; a to jest wada, o którą mnie niewiele ludzi obwinia.

8.

Tomasz Kajetan Węgierski do Ignacego Potockiego.

Odpis Stanisława Przyłęckiego w rękopisie Biblioteki Zakładu Nar. im. Ossolińskich nr. 1848, s. 205. Dotyczy przegranej w karty. Por. K. M. Morawski, Ignacy Potocki. Cz. I. Warszawa, 1911, s. 85.

Paris, le 2 Juin 1782.

Mr. Bernaud m'ayant dit que vous lui aviez marqué le desir de me payer: je profite de cette disposition pour m'arranger avec lui: il m'en a remis le montant: Vous aurez donc Monsieur le Comte la bonté de lui payer ce que vous me devez et la remise de la lettre de change que je tire sur vous: vous servira de quittance: elle est de 283 ducats qui est le restant de notre compte: comme bien vous est connu. — J'ai l'honneur d'être avec l'estime la plus respectueuse votre tres humble et tres obéissant serviteur

Wengierski.

S. E. Mr. Le Cte Potocki
a Son Excellence Monsieur le Comte Ignace Potocki
Grand Notaire de Lithuanie, Chevalier des ordres du Roi a Varsovie.

9.

Tomasz Kajetan Węgierski do Stanisława Augusta.

Oba listy są autografami; pierwszy z nich w rękopisie Muzeum XX. Czartoryskich w Krakowie nr. 694, s. 147, drugi w rękopisie tego samego zbioru, nr. 700, s. 1035. Na obu listach notatka, ołówkiem, ręką Stanisława Augusta: *Sans rep. [onse]*. Korespondencja niniejsza łączy się najściślej z listami do króla, pisanymi po angielsku a pochodzącymi z r. 1784 (nie z r. 1785!!), które znaleźmy ze streszczeń Jana Węgierskiego. Por. Stanisław Kossowski, *Z życia Kajetana Węgierskiego*. Pamiętniki i listy (Przewodnik naukowy i literacki. R. XXXVI. Lwów, 1908, s. 1149).

1.

Sire

Il y a surement une fatalité attachée à ma destinée, qui fait que les expressions de mon plus profond respect et de mon attachement le plus sincère sont expliquées à mon désavantage, et prises dans un sens que je n'ai jamais pensé leur donner. J'ai compris par la lettre que Mr. Dzieduszycki a écrit à Mr. Bukaty par ordre de Votre Majesté, et qui m'a été communiquée entant qu'Elle me concernait que Votre Majesté a été surprise de trouver dans ma lettre une phrase, qui lui aurait justement déplu si elle avait réellement le sens que Votre Majesté semble lui donner. Il est bien malheureux pour moi Sire, de m'être servi d'expressions, qui ont pu induire Votre Majesté à me supposer une pareille idée, je ne dois l'attribuer qu'à mon peu de progrès dans une langue que je n'ai commencé d'apprendre que depuis peu de mois, mais Sire si je pouvais être capable de me servir d'un mot, qui diminuerait le profond respect que je porte à Votre Majesté, la

prudence, le sens commun même ne m'ordonnerait-il pas de l'éviter en demandant une faveur. Pourrais-je chercher à déplaire à Votre Majesté au moment même qu'il m'est le plus essentiel de lui être agréable. Votre Majesté sûrement n'a point rendu justice à un sujet fidèle et attaché, et Elle doit réparation à mes sentimens. Si j'avais Sire le bonheur d'être mieux connu de Votre Majesté elle serait persuadé que je m'estime trop moi même pour lui demander une grâce à la quelle je n'attacherais aucun prix. Je ne puis sûrement prétendre au bonheur d'avoir été utile à Votre Majesté et à ma Patrie, mais a-t-il dépendu de moi d'en être a portée: J'ai fait tout ce qui a été en mon pouvoir pour me préparer à en être capable, toutes les fois que j'y serais appelé: Mon tems a été employé de manière à pouvoir en rendre compte et je ne desespère pas un jour de pouvoir servir Votre Majesté avec éclat et d'une manière digne d'elle: Mais Sire je demande maintenant l'ordre de St. Stanislas comme une faveur purement et je serais plus flatté encor de posséder cette distinction à ce titre que si je l'avais mérité.

Je ne puis douter Sire que j'obtiendrais de Votre Majesté la justice qui est due aux sentimens de l'attachement respectueux que je porte à sa personne sacrée, et j'ose me flatter en même tems que je serais honoré de la distinction que je demande. Si ces faveurs me sont annoncées par un mot de Votre main Sire leur prix en sera plus grand à mes yeux; mais quel que puisse être le succès de mes demandes, c'est pour la dernière fois que je prends la liberté de fatiguer Votre Majesté par mes prières. Ce que j'ose lui adresser maintenant, n'est uniquement que pour mettre à ses pieds, mon chagrin d'avoir eû le malheur de déplaire à Mon Roi, au moment même que je croyais lui donner les preuves les plus satisfaisantes du profond respect avec le quel je serais toute ma vie.

Sire
de Votre Majesté
Le très fidèle sujet.

Londres ce 20 Juillet 1784.
Jermyn Street N. 55.
St. James.

Węgierski.

2.

Sire

Je reviens encor me présenter à Votre Majesté pour la supplier de m'accorder l'ordre de St. Stanislas: — J'ose me flatter Sire qu'aucun obstacle n'arrêtera actuellement Vos bontés pour moi: — Que je serais heureux Sire si Votre Majesté me permettait de joindre le sentiment de reconnaissance à ceux d'admiration et de respect dont je suis pénétré.

Sire
de Votre Majesté
Le très fidele sujet.

Paris ce 31 Janvier 1786.
Rue du Fauxbourg
St. Honoré No. 15.

T. C. Węgierski.

10.

Franciszek Zabłocki do Łukasza Gołębiowskiego.

List własnoręczny w zbiorze autografów Cyprjana Walewskiego w Bibliotece Polskiej Akademji Umiejętności w Krakowie (wiek XVIII, 2). Ogłoszony po raz pierwszy przez Władysława Kazimierza Wójcickiego (Tygodnik ilustrowany. T. VIII. Warszawa, 1863, nr. 211). Dotyczy zaproszenia Zabłockiego do współpracownictwa w „Wiadomościach brukowych“ (Wilno, 1816—1822).

Wielmożny Imć Dju!

List Zgromadzenia trudniącego się wydawaniem dzieła „Wiadomości brukowych“ pełen dowcipu, dobrego smaku i grzeczności, z przyczyny zbyt czułych pochwał dla mnie, na które nigdy nie zasłużyłem, a zatym onych niegodzien, był przeznaczony na wieczne utajenia i nikt o nim wiedzieć nie miał bo wyjawiony mógłby ocucić cenzurę najsprawiedliwszą, mnie o niczym nie myślącego, jak tylko o świętym spokoju, podać w mniemanie że zabiegam jakowymśi pochwałam i szukam ich w źródle pisma publicznego, którym trudnią się przyjaźni i łaskawi dla mnie, a Wydawcom szacownego pisma „Wiadomości brukowych“ zadać stronnictwo i rozszerzyć opinią dziełu szkodliwą, że kiedy zbyt kują w pochwałach dla talentów poziomych, zbyt kują też i w naganie wad, które chcą poprawić, kredyt zatym dziełu ich potrzebny, i powab do czytania niezawodnieby szkodowały. Lecz gdy J. O. Xżę Imć wie o nim, i każe go sobie okazać, słucham szanownego rozkazu i najsolennie protestuję się nawet przeciw samej przyjaźni, i obwiniam ją, że zawstydzisz mnie *in occulto* listu przymusza teraz jeszcze więcej wstydzić się w objawieniu, i wprowadza niejako przez sąd Pana najoświecześniego, który pomimo największych oddawna świadczonych łask dla mnie, tej mi nie będzie mógł uczynić, aby pochwałam hojnie wylanym na mnie przyświadczył.

Zostaję z uszanowaniem

W. W. Mć Pana Dja sługą
najniższym

die 19 Julii

X. Franciszek Zabłocki.

Do Poezji barskiej.

Wydając zbiór poezyj barskich jako tomik 108 *Biblioteki Narodowej*, starałem się podać cały dostępny mi naówczas materiał z lat 1768—1772; we wstępie zaznaczyłem, że opuszczam kilka wierszy bądź zupełnie bezbarwnych, bądź też utrzymanych w tonie tak trywjalnym, że nie nadającym się do przedruku. Przypuszczałem jednak, że materiałowi nie wyczerpałem, że znajdują się jeszcze prawdopodobnie utwory w wydaniu nie pomieszczone. Na niektóre zwrócił uwagę prof. Chrzanowski w recenzji wydania w październikowym zeszycie *Ruchu Literackiego* 1928; obecnie mogę ogłosić szereg wierszy nowych.